

De la difficulté et de la complexité de l'analyse dans le domaine des relations internationales (RI)

Autor(en): **Martin, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift**

Band (Jahr): **164 (1998)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-65399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



De la difficulté et de la complexité de l'analyse dans le domaine des relations internationales (RI)

Georges Martin

«When you pick up one piece of this planet, you find that, one way or another, it's attached to everything else – if you jiggle over here, something is going to wiggle over there ...»

We need this sense of the continuing interconnectedness of the system as part of the common knowledge, so that politicians feel it and believe it, and so that voters feel it and believe it, and so that kids feel it and believe it, so that they'll grow up with an ethic.»

Wallace White: Profiles (Sylvia Earle). New Yorker, 3 July 1989

Depuis que les hommes eurent éprouvé le désir de se regrouper, c'est-à-dire probablement dès les origines, ils durent inventer la politique, l'art de se gouverner et de s'organiser à l'intérieur, et les relations internationales, l'art de gérer leurs relations avec tous ceux qui ne vivaient pas dans leur bande, tribu, royaume ou nation. Que les choses soient devenues plus compliquées aujourd'hui n'enlève rien au fait que nos ancêtres néandertaliens ont dû très tôt prendre des décisions à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs sociétés. Déterminer sa zone de chasse ou s'exprimer sur l'adhésion aux Nations Unies sont deux décisions qui se distinguent moins qu'il n'y paraît de prime abord. La décision la plus embryonnaire veut dire choix entre au moins deux possibilités. Que ce choix s'opère de manière intuitive ou plus rationnelle, il est forcément précédé d'une analyse, qu'elle soit succincte ou plus complexe.

Dans le domaine des relations internationales (RI), mais n'en va-t-il pas de même ailleurs aussi, l'analyse, ou plutôt l'analyste a une mission à la fois claire et impossible: apporter au décideur, sur un plateau, la solution qui assurera le succès de son entreprise. Autant dire que même si elle s'est af-

finée au cours des siècles, l'analyse dans les RI est loin d'avoir atteint l'exactitude que les politiques attendent d'elle. L'on a théorisé aujourd'hui le manque de courage lourd de conséquences des démocraties face à Hitler à Munich en 1939. Qui pourra cependant jamais proposer l'attitude définitive qu'il convient d'adopter face à des dictateurs, étant entendu qu'une situation n'est jamais semblable à aucune autre. L'on attend aussi de l'analyste qu'il donne avec certitude les clés de l'avenir. Ceux qui s'y sont essayés s'y sont brûlés, sans d'ailleurs que leurs malheurs n'aient toujours dissuadé les Pythies modernes de poursuivre ce périlleux exercice. Peu après la chute du mur de Berlin, Michel Rocard, le Premier ministre français, s'écrie le 10 novembre 1989: *«C'est formidable, cela veut dire que la guerre est maintenant impossible.»* En 1914, Herbert George Wells écrivait: *«A l'aube du XX^e siècle, rien n'aurait pu être plus évident que la rapidité avec laquelle la guerre devenait impossible.»* La même année, en juillet, l'Anglais Brailsford notait qu'*«En Europe, l'époque de la conquête est finie, sauf dans les Balkans, et peut-être aux confins de l'Empire autrichien et de l'Empire russe. Il est certain, autant que quoi que ce soit puisse l'être en politique, que les frontières de nos États nationaux sont finalement stabilisées. Ma propre croyance est qu'il n'y aura plus de guerre parmi les grandes puissances.»* Ces erreurs historiques spectaculaires ne sont que des exemples qui rappellent que toute analyse politique ou diplomatique reste et restera un art largement basé sur les capacités intuitives de celui ou celle qui la conduit, en dépit de la sophistication des méthodes et des moyens informatiques gigantesques qui la soutiennent parfois. Un art au même titre que la politique ou la diplomatie.

L'évolution des 50 à 60 dernières années a éloigné les universitaires des décideurs politiques. A certains égards, nous nous trouvons aujourd'hui un peu dans une situation où les professeurs et autres chercheurs ne veulent

prendre le risque de confronter leurs séduisantes théories avec la réalité et où les «décideurs» en viennent à mépriser «les théories» qui s'opposeraient à leur pratique. Henry Kissinger a bien résumé ce fossé (in *White House Years*, Boston: Little, Brown 1979, 54): *«... (in public office) it was no longer enough to be plausible in argument: one had to be convincing in action. Problems were no longer theoretical; the interlocutors were not debaters but sovereign countries, some of which had the power to make their views prevail.»* La disparition des anciennes et intellectuellement sécurisantes catégories de la guerre froide a peut-être accéléré le divorce

En dépit de toutes ses faiblesses, l'analyse politico-diplomatique garde plus que jamais un rôle majeur: éclairer, préparer et accompagner la décision politique, bien sûr, mais surtout rappeler la totale intercommunicabilité de toute chose.

entre ceux qui «agissent» et ceux qui préfèrent la quiétude de leur tour d'ivoire académique. Sous l'angle des publications et des activités dans les RI aujourd'hui, le spectre s'étend de la «general theory», caractérisée par le souci de trouver une explication cohérente à un grand nombre de phénomènes, sinon à tous, au «policy making», en passant par des étapes intermédiaires, les «issue-oriented puzzles» et les «case-oriented explanations». Ces catégories ont leur part d'arbitraire mais reflètent les principales chapelles dans lesquelles se rangent les analystes et agents des RI. Il n'en demeure pas moins que les parois qui les séparent sont poreuses et qu'elles

devront l'être de plus en plus dans un monde multipolaire, dont les complexités tendent plutôt à s'accroître qu'à se résorber. Les défis à relever sont tels qu'une saine et féconde complémentarité entre théoriciens et praticiens est de plus en plus indispensable. Il ne viendrait à l'idée de personne de nier qu'une meilleure compréhension du monde ne puisse avoir d'importantes répercussions sur les décisions politiques. L'analyse d'une situation donnée dans les RI s'apparente aujourd'hui à la quadrature du cercle: comment intégrer les complexités globale

L'art de l'analyse consistera à mettre en lumière à l'intérieur d'un système les apparentes, ou plus souvent réelles, contradictions entre les parties et le tout.

et particulière dans un message compréhensible, plausible et compact?

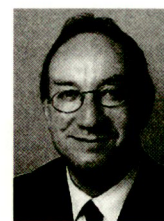
Si, comme on l'a vu, l'analyse politico-diplomatique est bien en peine de proposer des solutions «quick-fix» et encore moins de prédire l'avenir à coup sûr, à quoi peut-elle bien servir? En dépit de toutes ses faiblesses, elle garde plus que jamais un rôle majeur: éclairer, préparer et accompagner la décision politique, bien sûr, mais surtout rappeler la totale intercommunicabilité de toute chose. La première tentation du décideur est d'isoler du contexte la question sur laquelle portera sa décision. Or, le principe-même d'un système tel que celui des RI veut que toute modification d'un seul de ses éléments fait qu'aucun autre ne restera constant. Toute décision aura des effets multiples et risquera d'en avoir au moins un contraire à l'objectif recherché. L'exemple de «*mutual second-strike capability*», qui non seulement a diminué le risque d'une guerre nucléaire mais a aussi permis à l'un ou l'autre camp de mener des provocations à des degrés inférieurs de violence est bien connu.

L'art de l'analyse consistera à mettre en lumière à l'intérieur d'un système les apparentes, ou plus souvent réelles,

contradictions entre les parties et le tout. Ainsi, contrairement à une idée reçue, le tout peut être pacifique et stable même/seulement si ses composantes ne le sont pas. Vu sous cet angle, les maîtres-mots sont interconnexions, interaction, système, complexité. Toute analyse de politique internationale doit ainsi éviter à la fois les pièges de l'instantané sorti de son contexte temporel et spatial et de la simplification trompeuse. Cette prise en compte de la mobilité et de la complexité remet incontestablement en question un certain nombre de croyances ou certitudes basées sur une vision linéaire et statique des choses, par exemple certains principes comme celui qui veut que les démocraties soient forcément pacifiques ou celui de l'efficacité linéaire de l'aide au développement. La guerre des Malouines/Falkland et l'invasion du Koweït par Saddam Hussein sont devenues des classiques de mauvaises décisions, peut-être justifiées sur le moment lorsqu'elles sont retirées de leur contexte systémique, mais condamnées par les effets qu'elles ont provoqué sur les autres composantes du système: la réaction de fierté britannique dans un cas et, dans l'autre, les craintes des partenaires arabes de l'Irak qui se sont ainsi décidés à franchir le pas de l'alliance avec les USA.

L'analyse dans le domaine des RI ne peut être, on l'a vu, qu'à la fois imparfaite et indispensable. Imparfaite parce qu'elle ne pourra jamais offrir aucune certitude, mais indispensable parce qu'elle atténue, sans jamais le supprimer il est vrai, le caractère aléatoire de la décision. Ainsi, la meilleure décision sera celle qui aura été précédée de la meilleure analyse systémique de l'ensemble des éléments susceptibles d'être touchés directement ou indirectement par elle: «...*(Nothing in biology makes sense except in the light of evolution). Very little in social and political life makes sense except in the light of systemic processes. Exploring them gives us new possibilities for understanding and effective action; in their absence we are likely to flounder.*» (Robert Jervis: *System Effects. Complexity in Political and Social Life*, Princeton University Press, 1997).

Toutefois, un élément ne pourra jamais être remplacé même par l'analyse la plus lucide et la plus sophistiquée: la décision, qui sera toujours un pas dans l'inconnu, un acte de courage.



Né le 7 septembre 1952 à Chamoson/Valais (Suisse), l'Ambassadeur Georges Martin est licencié en sciences politiques de l'Université de Lausanne. Il est entré au Département fédéral des affaires étrangères (DFAE) en 1979. De 1981 à 1986, il

occupa successivement les fonctions d'adjoint diplomatique à la Direction du droit international public et de porte-parole adjoint du DFAE. Après des postes de Conseiller aux Ambassades de Suisse à Pretoria (1986-1990) et Tel-Aviv (1990-1991), il fut de 1991 à 1993 Conseiller diplomatique des Conseillers fédéraux René Felber (1991-1993) et Flavio Cotti (1993). Conseiller à l'Ambassade de Suisse à Ottawa (1993-1996) et Ministre à celle de Paris (1996-1998), il a repris, en août 1998, la direction du Secrétariat à la planification de la politique extérieure du DFAE. ■